dans l'esprit de l'amoureuse sexagénaire, au cœur jamais assouvi, à l'imagination toujours prompte à s'éveiller comme à vingt ans, qu'elle n'a même pas un mouvement de surprise à la lecture de ces stupéfiants aveux. « Je le sais », dit-elle tranquillement à Chrapowiçki, « il ne peut être heureux. » Et elle en arrive aussitôt de son côté à réfléchir sur les conséquences d'un retour au passé. Mais non! Zoubof est là, et « autre chose est d'aller avec lui au jardin et le voir pour « quatre heures, autre chose vivre avec lui ». Et s'il revenait, la vie commune recommencerait sans doute. Elle a peur de cette éventualité; rédigeant une réponse tendrement émue, elle recule, elle renvoie à un an la rencontre souhaitée par l'audacieux sycophante à qui Patiomkine probablement, luttant à ce moment avec le nouveau favori, aura dicté sa leçon. Mais l'année d'après, c'est Mamonof à son tour qui, invité enfin à accomplir le voyage si ardemment souhaité, recule devant Zoubof affermi maintenant dans sa place, et devant la perspective redoutable de se mesurer seul à seul, Patiomkine n'étant plus là, avec un si puissant rival. Zoubof n'aura plus de successeur.

CHAPITRE II

LES CORRESPONDANTS. — GRIMM (1).

I. Correspondance officielle et correspondance intime. — Madame Geoffrin. — Madame de Bielke. — Le courrier du Nord. — II. Voltaire. — Frédéric II. — Joseph II. — Le prince de Ligne. — La correspondance et le style épistolaire au dix-huitième siècle. — Zimmermann. — Philosophes français et allemands. — Correspondance de famille. — Le grand-duc et la grande-duchesse Paul. — La princesse de Darmstadt. — III. Melchior Grimm.

I

Les lettres d'affaires proprement dites, ordres ou instructions adressées aux subordonnés, échange de politesses ou de confidences diplomatiques avec les souverains voisins, tiennent relativement peu de place dans la correspondance de Catherine. Elle écrit beaucoup, on lui écrit beaucoup, et les lettres qu'elle envoie, comme celles qu'elle se fait adresser, sont souvent fort longues; mais cette abondance et cette prolixité épistolaires correspondent surtout chez elle à deux besoins, également distincts l'un et l'autre des nécessités gouvernementales ordinaires, sinon entièrement étrangers à ces nécessités : en premier lieu à ce besoin de se faire voir, de se dépenser, qui lui vient de sa nature ardente, exubérante, toute en dehors et qui la pousse à

(1) *Correspondance de Catherine avec Grimm*, dans le « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe »; *Correspondance générale de Catherine* dans le même « Recueil »; dans l' « Archive russe », 1865, 1886; dans l' « Antiquité russe », XVI, et dans le « Dix-huitième siècle », I; Grimm, *Notice autobiographique* dans le « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe »; Hettner, *Litteratur geschichte des XVIII Jahrhunderts;* Marcard, *Correspondance de Catherine avec Zimmermann;* Meister, *Mélanges de philosophie, de morale et de littérature; Mémoires* de madame d'Épinay, de Diderot, du comte de Tilly, de Weickardt, etc.; Scherer, *Melchior Grimm.*

exprimer et à communiquer ce qu'elle pense et ce qu'elle sent, ou du moins ce qu'elle veut qu'on imagine de ses pensées et de ses sentiments. Pour tout dire, elle est bavarde. En second lieu, dans ce commerce épistolaire extraordinairement vaste auquel elle trouve moyen de subvenir avec une prodigalité exceptionnelle, elle voit aussi un moyen d'action des plus puissants. Les lettres qu'elle reçoit sont, pour une bonne part, des éléments de reportage politique fort adroitement provoqué et entretenu; celles qu'elle envoie lui tiennent lieu fréquemment de journalisme officieux. On y rencontre des bulletins de campagne, des notes rectificatives, des articles militants et jusqu'à de véritables manifestes, comme dans sa lettre du 21 janvier 1791 adressée à Zimmermann, mais destinée à la cour de Berlin, qu'elle doit rassurer, tout en lui conseillant de ne pas se mêler des affaires de la Turquie. Une partie des billets que reçoit Voltaire ont pour but, dans la pensée de la souveraine, d'ébranler la situation du duc de Choiseul. Elle en fait un jour l'aveu à Chrapowicki.

A ce double point de vue, ses lettres peuvent être divisées en trois catégories : celles qu'elle écrit, celles qu'elle *compose* et celles qu'elle fait composer. Les premières sont les plus rares, tout en se trouvant encore en nombre : un confident unique, Grimm, et quelques intimes, les favoris pendant qu'ils sont en fonction et deux ou trois d'entre eux même après en ont le privilège. Billets courts griffonnés à la hâte, ou longues causeries la plume à la main, elle s'y abandonne, elle y livre sa pensée et son imagination en toute liberté et en toute nonchalance, au hasard de l'inspiration la plus spontanée. Mais elle se reprend à deux fois pour annoncer en quelques lignes au prince de Ligne le voyage qu'elle se propose de faire en Crimée : le travail de la *composition* entre cette fois en jeu. Et il n'y a probablement pas une seule de ses lettres à Voltaire qui, pour la forme du moins, soit de son propre cru : c'est de la littérature commandée chez le bon faiseur. Il est juste de dire qu'elle n'affiche à cet égard aucune prétention, tout en essayant parfois de donner le change sur les procédés

auxquels elle a recours. « Je n'écris des lettres de ma main », dit-elle au prince de Ligne, « qu'aux gens que je crois qui « m'aiment et dont je fais cas, car il m'est impossible de cou- « rir après l'esprit et le beau dire... et il n'y a rien qui me « paraît plus sot que ce que j'écris lorsqu'il advient que je « le vois imprimé. »

Il n'y a, quoi qu'elle en dise, aucune distinction à faire, au point de vue de la rédaction, entre ses lettres autographes et les autres. Elle a certainement *copié* de sa main les lettres adressées au patriarche de Ferney. Dans toutes, du reste, son inspiration personnelle a certainement aussi sa part, s'accusant par quelques traits nettement caractéristiques, qui sont de son style épistolaire à elle, car elle en possède un : un ton familier, bon enfant, un certain parti pris de bonne humeur, quelques originalités même de pensée ou d'expression qui en font partie, paraissent habituellement sous les tournures de phrases le plus habilement ouvrées par ses fournisseurs habituels de prose russe ou française, Chouvalof, Kozitski ou Chrapowicki, qu'elle emploie tour à tour.

Dans sa correspondance intime, c'est surtout la note familière qui prévaut. Elle entend d'ailleurs prêcher d'exemple à cet égard et être payée de retour. Elle écrit à Pierre Saltykof : « Employez le style familier et non pas cérémonieux en « m'écrivant; je vous en donne l'exemple. Je vous souhaite « d'être d'aussi bonne humeur en me répondant que je suis « en vous écrivant, et cela parce que je vous aime beaucoup. » Détail qui a sa valeur : ces lettres à Saltykof sont écrites dans un mélange fréquemment employé par Catherine de langue russe et française, et c'est en français invariablement qu'y figurent les passages où paraît le plus d'abandon et le sans-façon le plus complet. Évidemment c'est le parler avec lequel la souveraine prend le plus facilement ses aises. Sa correspondance avec madame Geoffrin s'en ressent. C'est sur un pied de familiarité entière et même d'égalité qu'elle prétend l'établir, car « de n'avoir point d'égal lui semble chose insuppor- « table », et la bonne commère parisienne éprouvant quelque

embarras à se mettre à ce diapason, elle insiste : « Levez-vous, « Madame, je n'aime point les prosternations ; je les ai défen- « dues... Ma bonne amie, jouissez bien de votre titre et dites- « moi bien à votre aise tout ce que vous jugerez à propos, sans « aucune appréhension... Ne vous gênez pas, grondez-moi ; je « suis tout étonnée que quelqu'un veuille de moi pour amie... « Vous n'aimez pas à être contrariée, je m'accommoderai le « mieux que je pourrai à votre humeur. »

Elle n'en use pas autrement avec Falconet : « Si vous répon- « dez, ne vous gênez point, n'employez aucune formalité, « surtout n'allongez pas les épithètes dont je ne me soucie « point... Vous me remerciez du ton de confiance que j'ai pris « avec vous, mais c'est à moi à vous remercier de ce que vous « me distinguez du nombre de mes confrères, qui la plupart « sont, dit-on, peu propres à devenir les confidents des gens « de mérite. » Ou avec madame de Bielke : « J'étais bien « étourdie dans le temps que vous m'avez connue, il y a vingt- « deux ans de cela ; cependant je me souviens avec beaucoup « de plaisir de mes anciennes connaissances. »

Attachée autrefois à la personne de la princesse de Zerbst, mère de Catherine, et établie depuis à Hambourg, mademoiselle de Grothus, devenue par son mariage madame de Bielke, est une madame Geoffrin allemande avec moins d'esprit et plus de curiosité. Elle a aussi un salon, mais elle y reçoit des hommes d'État en plus grand nombre que des hommes de lettres. Elle possède des relations assez étendues et dispose, en ce qui concerne les cours de Suède et de Danemark surtout, d'une abondance d'informations et d'anecdotes qui lui permettent de tenir à jour et de servir à Catherine un véritable courrier du Nord. Elle écoute aux portes ; sans doute aussi on ouvre les oreilles chez elle, et les lettres que Catherine lui adresse ne sont pas ignorées des gazetiers hanséates qui fréquentent sa maison, ni faites pour l'être. Hambourg est alors déjà un centre commercial des plus importants et, en outre, à cette époque, un centre de mouvement politique très en vue dans la région des pays scandinaves et de l'Allemagne

septentrionale. Assurément, fidèle à sa maxime favorite de « mêler le faire et le non-faire », Catherine se laisse parfois aller à causer avec cette « ancienne connaissance » pour le plaisir de la causerie. Quand elle écrit : « Je plains cette « pauvre reine de Danemark d'être si peu fêtée ; il n'y a rien « de si mauvais que d'avoir un mari enfant. Je sais ce qu'en « vaut l'aune et je suis de ces femmes-là qui croient que c'est « toujours la faute du mari s'il n'est pas aimé, car, en vérité, « j'aurais beaucoup aimé le mien s'il avait eu la bonté de le « vouloir » ; quand, au sujet du roi Christian VII et de ses démêlés avec la reine Caroline, elle observe que « son règne « commence à ressembler furieusement à celui de Pierre III », ces confidences ne sont évidemment pas faites pour circuler dans les rues de Hambourg. Mais quand elle y ajoute des détails sur une bataille rangée gagnée sous les murs de Chocim contre cinquante mille Turcs, les colporteurs de nouvelles à sensation trouvent leur part dans sa lettre, et c'est à madame de Bielke d'opérer le triage.

II

La correspondance de la *Sémiramis du Nord* avec le *Patriarche* de Ferney est encore à publier, je veux dire dans une édition française et complète. La Société impériale d'Histoire russe a inséré dans son *Recueil*, de 1872 à 1880, une centaine de lettres de l'Impératrice adressées au philosophe, dont plusieurs sont entièrement inédites en France, quelques-unes inédites pour la moitié de leur contenu et les autres différant presque toutes des textes antérieurement produits. Cette correspondance n'est à proprement parler, du côté de Catherine, qu'un plaidoyer périodique *pro domo*, une apologie, en épîtres, du gouvernement et de la politique de la veuve de Pierre III, à l'encontre des critiques et des méfiances d'une partie du

public européen. On y trouve jusqu'à un dénombrement minutieux des queues de cheval enlevées aux pachas turcs que Roumiantsof a mis en déroute : « Pour le coup, on ne pourra « pas dire que cela est acheté au marché! »

Le passage auquel nous faisons allusion est d'ailleurs un de ceux qui n'ont pas trouvé place jusqu'à présent dans les éditions françaises, et il y a gros à parier que c'est Catherine elle-même qui a provoqué cette omission, comme toutes celles pour lesquelles, au moment de la publication entreprise par Beaumarchais des œuvres du maître, elle sollicita l'intervention de Louis XVI, s'engageant à faire les frais des « cartons » qui serviraient à opérer ces coupures. Les « cartons » furent exécutés par ordre de M. de Montmorin, alors ministre des affaires étrangères, mais n'arrivèrent jamais à être soldés par Sémiramis (1).

Les lettres adressées à Voltaire étaient, à un autre point de vue, nous le savons déjà, de celles dont Catherine faisait profession de parler avec le détachement le plus parfait. Dans ses confidences à Grimm elle les trouvait « très vulgairement « écrites » . L'aveu ne lui coûtait guère ; mais elle avait tort de se montrer si dédaigneuse, car nous en trouvons, nous, qui nous semblent tout à fait charmantes et telles que les répliques de Voltaire lui-même ne gagnent pas à la comparaison. La manière dont la souveraine y réprime de temps à autre les excès d'éloquence adulatoire auxquels le patriarche se laisse aller habituellement est d'une philosophie bien spirituelle, qu'elle vienne de son inspiration ou de celle de Chouvalof : Pourquoi veut-il lui donner rang parmi les divinités? Est-ce une place si enviable que celle où les hommes ont mis tour à tour « des oignons, des chats, des veaux, des peaux de bêtes, « des serpents et des crocodiles » ?

Entre Frédéric II et son associée un peu forcée dans les bénéfices du partage de la Pologne, la correspondance, avec un peu plus de cordialité démonstrative de la part du Roi, un

(1) Voy. le supplément à la *Correspondance littéraire de Grimm* (édition de 1814), p. 407-412.

peu plus de réserve du côté de l'Impératrice, se maintient sur le ton d'une courtoisie officielle, dont la fantaisie et le sans-gêne demeurent entièrement absents. C'est le langage de deux souverains causant amicalement de leurs affaires en présence de leurs ministres. Il en va tout autrement avec Joseph II. Dans le domaine de la politique extérieure, Frédéric II reste encore, à travers quelques incartades isolées, le représentant de l'ancienne diplomatie solennelle et compassée. Catherine est tout heureuse de rencontrer en Joseph un partenaire pénétré comme elle de l'esprit nouveau et disposé à suivre la mode du temps. La mode est précisément à la nonchalance, à l'ironie, au persiflage appliqués jusque dans la discussion des sujets les plus graves, toutes choses dont son maître Voltaire lui a donné le goût, dont elle raffole et dont elle use à tort et à travers, en femme volontaire, hardie et peu soucieuse des règles, indifférente aux convenances qu'on la sait. Qu'il s'agisse dans ses lettres de la petite vérole à inoculer à ses petits-enfants, ou des Turcs à chasser de l'Europe, de concert avec son frère couronné, le ton qu'elle affecte et qu'il adopte volontiers est le même : léger, badin, blagueur, dirions-nous aujourd'hui. Tout en jouant serré de part et d'autre sur le terrain des intérêts engagés dans la partie, on plaisante et on divague, on fait assaut d'esprit, on cherche à se convaincre mutuellement qu'on est à la hauteur non seulement des problèmes de grande politique qu'on se propose de résoudre ensemble, mais encore de la culture intellectuelle contemporaine la plus raffinée ; on se caresse et on se flatte enfin avec une nuance de tendresse qui serait malaisée à découvrir dans les compliments les plus hyperboliques dont le correspondant royal de Berlin sait faire emploi.

Nous sommes loin de posséder, non pas même un recueil complet de la correspondance de Catherine, mais seulement une liste complète de ses correspondants. Dans sa dépêche du 31 janvier 1789 au comte de Montmorin, le comte de Ségur en indique un qui nous serait autrement tout à fait inconnu : « Je viens d'apprendre d'une manière secrète, mais certaine,

« que l'Impératrice, depuis le ministère de M. Fox, est tou-
« jours restée en correspondance avec lui. » Envoyer des lettres et en recevoir était, à cette époque, d'une manière générale, autre chose que l'expression, comme aujourd'hui, d'une nécessité sociale. On ne se bornait pas à en user pour se communiquer des nouvelles, échanger des idées, ou traiter des affaires : on s'écrivait pour s'écrire. Le prince de Ligne, s'adressant à Catherine, commence ainsi une de ses lettres :
« S'il y avait seulement le plus petit grand homme à présent
« dans les quatre parties du monde, je lui écrirais pour ne pas
« vous incommoder, Madame ; mais il faut que Votre Majesté
« paye pour elle et pour les grands hommes qui ont disparu. »
En Allemagne, madame de Bielke et Zimmermann, les correspondants attitrés de la souveraine, avaient de nombreux suppléants, tels que le baron d'Assebourg, mis en 1771 à la disposition de Catherine par le ministre danois Bernstorff pour négocier le mariage de Paul avec une princesse allemande. Après la chute de Bernstorff, d'Assebourg, qui n'aimait pas Struensée et que rien n'attachait au Danemark, car il était originaire du Brunswick, accepta volontiers du service en Russie.

Avec Zimmermann, Catherine entra en relation à l'occasion du *Livre sur la solitude* dont l'écrivain allemand lui adressa un exemplaire et dont elle fit sa lecture favorite après la mort de Lanskoï. Elle lui écrivit « pour parler raison et folie », fut enchantée de recevoir en réponse des lettres « aussi folles que « raisonnables », trouva qu'il avait lui aussi, comme Diderot et un peu comme elle-même, « une tête qui va et ne sait où, « mais toujours plus loin qu'on ne s'avise ordinairement », fit part à Grimm de son contentement et songea à faire venir le grand homme à Saint-Pétersbourg, comme l'autre. Mais aussitôt elle put s'apercevoir qu'elle n'avait pas affaire à un encyclopédiste de Paris. Médecin de son état, Zimmermann était un savant et un philosophe allemand, et la science comme la philosophie allemande ont toujours eu des allures très particulières. Quand le courrier porteur de la première lettre de

Catherine, à laquelle une bague de prix était jointe, se présenta à Hanovre et demanda *le docteur Zimmermann*, au seuil de sa maison, il trouva d'abord porte close : *le Docteur* était sorti.

— Quel contretemps! Une commission de Sa Majesté l'Impératrice...

— Pardon! c'est donc pour le *Conseiller de cour* Zimmermann que vous venez! Il est chez lui et va vous recevoir.

Introduit, le messager dut attendre une demi-heure : *Monsieur le conseiller* faisait sa toilette. Il parut enfin, vêtu d'une superbe veste de drap d'argent. Cela éloignait Catherine de l'homme aux vêtements noirs qu'elle avait eu pour hôte dix ans plus tôt.

Le style de ses lettres rappela par contre à Sémiramis celui de Voltaire et de Diderot, avec quelque lourdeur en plus. Elle y lut que « la postérité serait étonnée de la voir créée et orga-
« nisée pour toute espèce d'empire », et, « grâce à son vaste
« génie, allant à l'immortalité par toutes les routes de la
« gloire ». Elle y apprit que ses comédies traduites en allemand « feraient époque en Europe », et son envie de posséder auprès d'elle un homme aussi éloquent s'en trouvant augmentée, elle s'adressa à un autre docteur allemand déjà établi à Saint-Pétersbourg (celui-là même que nous avons vu auprès du lit de mort de Lanskoï), pour négocier la chose. En pareille circonstance, d'Alembert avait témoigné un dédain superbe pour le pont d'or que l'impériale munificence voulut bâtir en son honneur ; Diderot s'était mis en route sans savoir même s'il aurait de quoi arriver au but de son voyage ; le philosophe allemand, lui, commença par prendre ses précautions et marchander. Weickardt lui ayant fait part du désir de Catherine, il écrivit une lettre de vingt-sept pages, dont le résumé était qu'il serait heureux de voir de près et de servir une souveraine dont il avait déjà conçu la plus haute opinion, et qu'il était ainsi tout disposé à faire ses malles, mais non pas sans avoir reçu l'assurance d'un engagement ferme et d'un traitement annuel de sept à huit mille thalers pour le moins : le roi d'An-

gleterre lui en donnait dix-sept cents actuellement, et sa clientèle lui en rapportait trois fois autant. — « Vous direz que c'est « trop pour un philosophe? Mon ami, c'est trop peu! Je n'ai « pu encore m'acheter une petite terre et la liberté qui est le « but de mon ambition. » D'ailleurs, le prince Orlof lui avait déjà proposé de le suivre en Russie, lui offrant de l'établir « en Jean-Jacques Rousseau » dans un de ses châteaux, avec dix mille roubles par an. Zimmermann avait refusé, et le prince s'était jeté à son cou en pleurant des larmes de regret. Quant à la princesse, elle avait failli en devenir folle de douleur.

« — C'est un homme cher », se contenta de dire Catherine après avoir pris connaissance de la lettre, et elle laissa tomber la négociation. Elle renonça au médecin et continua seulement à correspondre avec le philosophe, touchant à tous les sujets, depuis les plus hautes questions de morale jusqu'à la fabrication des fromages. Zimmermann essaya bien de renouer, en rabattant de ses prétentions; mais Catherine fit mine alors de témoigner une grande sollicitude pour la santé du philosophe, pour laquelle elle craignait les fatigues d'un si long voyage, et il fut bien obligé de se satisfaire avec cette défaite honorable. Au moment du voyage de la Crimée, il écrivait à Weickardt :

« La Tauride! la Tauride! C'est ma première pensée le « matin quand je m'éveille et ma dernière pensée le soir avant « que je m'endorme. Le 4 janvier j'ai reçu par une voie « inconnue votre billet du 10 décembre. Oh! pensais-je en le « décachetant, ce billet sera sans doute de la Tauride. Pas un « mot venant de la Tauride ne se trouvait dans le billet, mais « des paroles inexprimablement émouvantes venant de la plus « belle, de la plus grande et de la plus gracieuse âme qui soit « sur un trône et sur la terre. D'âme plus sensible il n'y en eut « jamais. « Je ne peux décider (ce sont ses paroles), j'ai pris « déjà une décision il y a un an et je l'ai retirée, voyant que « la santé de votre ami pourrait en souffrir. » Ce sont les « paroles d'un ange. O Dieu! de semblables paroles sont « l'expression la plus haute de la plus élevée, de la plus douce « et de la plus touchante grâce sur la terre... »

Les relations de famille tiennent aussi une large place dans la correspondance de Catherine. Elle y fait preuve de qualités très aimables. Ses lettres au grand-duc Paul et à sa femme, écrites au cours de leur voyage à travers l'Europe, sont, pour la forme, d'une élève dont Voltaire n'a pas à s'enorgueillir, mais, pour le fond, d'une mère très affectueuse et sachant l'être : « Vous aurez la bonté tous les quatre : père, mère et « les deux enfants, de vous embrasser les uns les autres de ma « part », lisons-nous dans une d'elles. Un billet se rencontre dans le nombre, écrit exceptionnellement en russe. Nous nous reprocherions de ne pas en donner la traduction :

« Pétersbourg, 19 janvier 1782.

« Alexandre Pavlovitch m'a demandé il y a trois jours que « je lui procure encore un frère. Je l'ai renvoyé avec sa prière « à vous pour que vous lui rapportiez de voyage ce qu'il « réclame. Mais je l'ai interrogé pour savoir ce qui lui faisait « formuler ce désir, et j'ai eu pour réponse qu'il avait absolu- « ment besoin d'un troisième frère pour la raison importante « qu'il n'a qu'un cheval à atteler quand il fait le cocher et « qu'il lui conviendrait d'en avoir deux. Reconnaissant le « bien fondé de sa réquisition, je vous la communique en l'ap- « puyant de mon côté. Mon cher ami a ajouté encore (la fin « du billet est en français) d'autres raisons de cette force-là « trop longues à détailler; il suffit, je pense, que vous sachiez « la plus importante de toutes. »

D'un très joli tour aussi, gracieusement enjoué, sont les billets de la souveraine à la princesse Caroline de Darmstadt, « un homme d'une âme robuste, et rien moins que commère », ainsi que la dépeint Catherine un jour, en s'entretenant d'elle avec le prince Volkonski. L'amie de Voltaire et de madame de Bielke avait-elle si peu de goût pour les commérages? La présence de Grimm au premier rang de ses correspondants semble bien prouver le contraire.